

Patrick S. VAST

## **FAITS DIVERS**

*Nouvelles policières*



*4 nouvelles, 4 textes, qui sont autant de faits divers que l'on pourrait lire dans le journaux, qui peuvent se dérouler près de chez vous.*

*PSV*

## *Sommaire*

Le bol de lait - p 4

Litrose - p 10

Harcèlement - p 17

Le veuf - p 28

## Le bol de lait

Jeanne Lesur était une petite bonne femme toute ratatinée de 75 ans. Elle vivait dans une station balnéaire du bord de Manche envahie par les touristes à la belle saison, mais qui redevenait quasiment déserte dès que le vent du nord commençait à souffler avec opiniâtreté, en soulevant sans ménagement le sable de la plage et des dunes. Elle habitait une maisonnette dans un coin retiré, et avait pour plus proche voisin, son neveu Léon, qui était également son seul héritier. C'était un individu de 35 ans qui semblait avoir opté définitivement pour le célibat, et vivait plutôt chichement grâce à une rente obtenue suite à un accident du travail aux causes douteuses. Ce grand échalas au visage émacié ne passait pas pour être un acharné du boulot, mais quiconque connaissait Jeanne Lesur, ne pouvait qu'affirmer qu'il prenait grand soin de sa tante, se souciant par ailleurs avec assiduité de sa santé. Chaque jeudi soir, il avait coutume de se rendre chez elle, afin que tous deux s'adonnent à une séance de spiritisme. Jeanne qui ignorait manifestement que les "*esprits*" ne s'embarrassent plus guère des choses basement matérielles qui encombrent notre quotidien, espérait par ce biais, faire avouer à son mari Victor, décédé une dizaine d'années plus tôt, qu'il l'avait trompée avec la femme du boucher le 14 juillet 1968. De son vivant, elle n'y était jamais parvenue, et bien qu'elle n'eût pas encore obtenu de résultat significatif depuis cinq ans qu'elle avait commencé les séances du jeudi soir avec son neveu, elle ne paraissait pas encore prête à abandonner.

Ce soir-là, bien que l'on ne fût pas jeudi, mais mardi, Léon sortit précipitamment de chez lui aux environs de 21 h. Il jeta un rapide coup d'oeil aux fenêtres des maisons alentour, et ne voyant pas de lumière à aucune d'entre elles, marcha le corps en avant afin de braver les bourrasques de vent, jusqu'à la demeure de sa tante.

Il sonna à la porte, et attendit, le coeur battant. Il entendit un bruit de frottement qui se rapprochait petit à petit, puis bientôt, une voix chevrotante demanda :

– Qui est là ?

Léon se retourna, ne vit que la noirceur d'encre de la nuit, qu'un quartier de lune nimbait de reflets argentés, puis répondit, presque dans un souffle :

– C'est moi, ma tante, c'est moi, Léon.

– Léon ? s'étonna la voix derrière la porte.

– Oui, c'est Léon, ouvre donc, ma tante !

Léon frotta énergiquement ses mains l'une contre l'autre, couvrant ainsi partiellement le bruit de la clé qui tournait doucement dans la serrure. La porte s'ouvrit très vite, et dans un rectangle de lumière jaunâtre, apparut Jeanne Lesur emmitouflée dans une robe de chambre grenat.

Ses petits yeux se plissèrent quand elle dit :

– Eh bien, Léon, j'étais au lit ! Mais que je sache, nous ne sommes pas jeudi, que viens-tu donc faire ?

Léon dansa d'un pied sur l'autre, se racla la gorge, puis dit :

– Je sais, ma tante, que nous ne sommes pas jeudi. Seulement, ce soir, je sens que j'ai du fluide.

Les yeux de Jeanne s'agrandirent, et sa petite tête surmontée d'un énorme chignon de cheveux blancs se secoua quand elle s'exclama :

– Tu as du fluide ! Tu en es bien certain ?

– Oui, ma tante ! affirma Léon.

– Tu crois qu'il va enfin parler ce soir ?

– Oui, ma tante ! affirma encore Léon.

– Alors, rentre vite !

Jeanne s'écarta, et Léon se hâta de se faufiler dans le couloir qui menait à une pièce garnie de meubles rustiques, où flottait une odeur de pharmacie. Il enleva sa canadienne, et la mit sur le dossier de l'une des quatre chaises qui entouraient une table ronde.

– Vas-y, place les lettres, je vais chercher un verre à la cuisine ! lui ordonna sa tante qui venait de le rejoindre.

– D'accord, ma tante !

Léon alla ouvrir l'un des tiroirs d'un buffet de style Renaissance espagnole, et en sortit une boîte métallique. Il en ôta le couvercle, et prit à pleines mains les petits carrés de carton qu'elle contenait. Il alla ensuite placer sur la table, en cercle et dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, les carrés sur lesquels avait été tracée au gros feutre noir une lettre de l'alphabet.

Il venait juste de terminer sa tâche, quand sa tante revint dans la pièce en tenant précieusement dans sa main un verre qui semblait étinceler à la lumière du lustre suspendu au plafond, juste au dessus de la table.

– Je l'ai lavé avec ce nouveau produit dont on fait tant la réclame en ce moment à la télé, déclara-t-elle avec un large sourire et en exhibant bien le verre. Je pense que ça va favoriser notre entreprise !

– Sans doute, ma tante, dit Léon en s'asseyant.

Jeanne posa le verre retourné au centre du cercle, puis s'assit à son tour, en face de son neveu.

Celui-ci regarda attentivement la grande horloge accrochée au mur devant lui, qui indiquait très précisément 21 h 15. Il eut un vague mouvement des lèvres qui trahissait une certaine anxiété, puis, imitant sa tante, il plaça son index droit raidi au maximum, exactement à trois millimètres au-dessus du verre, comme le veut la pratique.

Jeanne respira un grand coup, puis demanda d'une voix étranglée :

– Esprit, es-tu là ?

Profitant de la vue basse de sa tante, Léon posa l'index résolument sur le verre, puis le poussa vers les lettres O, U et I.

Jeanne qui avait accompagné le mouvement du verre en maintenant bien son index à quelques millimètres au-dessus, s'exclama aussitôt :

– Il est là !

Léon acquiesça doucement de la tête, et sa tante reprit :

– Esprit, qui es-tu ?

Léon poussa alors le verre vers les lettres N, A, P, O, L, E, O et N.

– Napoléon, encore lui ! pesta Jeanne. Ah, il m'embête celui-là, à chaque fois on doit se le coltiner pendant au moins une heure !

Léon haussa les épaules, fataliste, et fit en sorte que le dialogue depuis l'au-delà avec l'esprit de Napoléon dure jusqu'à 22 h 30. Ensuite il fit intervenir l'esprit de Lucrece Borgia, puis celui d'une vague cousine décédée dans un accident de voiture quelques années plus tôt, ce qui les amena, sa tante et lui, à presque minuit. Ce fut le moment qu'il choisit pour qu'intervienne enfin l'esprit de feu son oncle Victor. Celui-ci se perdit dans un tas d'histoires sans intérêt, faisant languir son épouse quant à son éventuelle infidélité du 14 juillet 1968, jusqu'à trois heures du matin, et s'en alla sans prévenir !

Découragée, Jeanne souffla un grand coup, puis déclara d'une voix lasse :

– Je pense que tu t'es trompé, Léon, ton fluide n'est pas meilleur ce soir que les autres fois ! Je n'en puis plus, je vais vite aller au lit maintenant !

Léon prit un air buté, pour dire :

– Allons, ma tante, il faut insister ! Je sens qu'il va parler, il faut le rappeler !

– Bon, soit, concéda Jeanne, mais pas plus d'une petite demi-heure.

– D'accord, dit Léon.

Il s'employa alors à faire alterner l'esprit de son oncle avec de nouveau celui de Napoléon, pour ne plus retenir que le premier à partir de quatre heures du matin. Victor joua encore au chat et à la souris avec son épouse jusqu'à cinq heures, l'instant précis où il déclara enfin :

*"Non, Jeanne, je ne t'ai pas trompée avec la femme du boucher, le 14 juillet 1968 !"*

Pour ce faire, Léon avait dû pousser à grande vitesse le verre vers les carrés de carton, sa tante qui somnolait, ne pouvant s'apercevoir de quoi que ce soit.

Elle sursauta toutefois d'un coup pour s'exclamer :

– Ah, Victor, je savais bien que tu avais toujours été un homme droit ! Comment ai-je pu seulement te soupçonner ?

Puis elle demanda soudain avec angoisse :

– Au fait, quelle heure est-il ?

Léon fit mine de jeter un vague coup d'oeil à l'horloge murale qu'il n'avait eu de cesse de surveiller pendant toute la séance de spiritisme, pour répondre :

– Cinq heures du matin, ma tante ! Même un peu passées...

– Cinq heures du matin ?! s'étrangla presque Jeanne. Mais c'est l'heure de mon bol de lait. Tous les jours je bois un bol de lait à cette heure-là ! Tu le sais bien, Léon ! Je ne peux pas changer d'un coup mes habitudes !

– C'est sûr, approuva Léon, il te faut boire ton bol de lait, ma tante. D'ailleurs, je vais te laisser, il est temps que je parte.

Il se leva précipitamment, enfila sa canadienne, puis se dépêcha de remettre les carrés de carton dans la boîte métallique qu'il replaça dans le buffet. Avant que sa tante n'ait eu le temps d'intervenir, il avait saisi le verre qu'il alla prestement reporter à la cuisine.

En revenant dans le séjour, il trouva sa tante qui s'était levée, et attendait dans un état d'extrême fatigue.

– Bon, j'y vais maintenant ! dit-il.

Jeanne bailla à s'en décrocher la mâchoire, puis reprenant un peu de vivacité, elle dit :

– Ah, Léon, ça valait quand même le coup de veiller. Tu avais raison, ton fluide était au meilleur de sa forme !

– Je te l'avais dit, ma tante, confirma Léon. Bon, allez, je file !

– Allez, bon retour, mon Léon !

Le neveu sortit rapidement, et fut surpris par la noirceur de la nuit qu'une lune pâlotte n'atténuait guère. Il s'assura que l'on dormait encore dans les maisons alentour, puis rentra chez lui, poussé cette fois par le vent qui n'avait pas molli.

Jeanne se rendit en traînant les pieds dans sa cuisine que son neveu avait laissée éclairée. Elle était totalement épuisée. Ce fut à grand renfort de bâillements qu'elle plaça une petite casserole en fonte sur l'un des brûleurs de la cuisinière à gaz, sortit une bouteille de lait du réfrigérateur, et en versa un bon quart dans la casserole. Tel un

zombie, elle craqua une allumette, et tout en tournant le bouton de la cuisinière, l'approcha du brûleur qui libéra aussitôt des petites flammes bleues aux extrémités jaunâtres. Après avoir traîné avec peine une chaise jusqu'à elle, elle se laissa littéralement tomber dessus, puis sa tête ballotta d'un côté et de l'autre, et elle s'endormit profondément malgré la posture peu confortable dans laquelle elle se trouvait.

Bientôt, une écume onctueuse se forma à la surface du lait ; puis elle commença à épaissir, pour très vite gonfler et se soulever jusqu'aux bords de la casserole. Alors, en moins de deux, le lait s'échappa de la casserole en léchant les côtés, et se répandit sur les flammes du brûleur qu'il étouffa très vite avec un chuintement insidieux.

Plongée dans son sommeil, Jeanne avait la bouche grande ouverte, libérant ainsi de tonitruants ronflements, qui couvrirent le perfide sifflement du gaz qui commença à s'échapper du brûleur éteint...

## Litrose

Cette année-là, le mois d'août avait été particulièrement pourri ; comme d'ailleurs tout le reste de l'été ; il n'y avait vraiment rien eu à faire. Tout avait commencé par une fin d'après-midi, ou plutôt un début de soirée ; on ne savait plus trop à cause du temps de cafard. Le ciel était bas et chargé de nuages menaçants : il fallait encore s'attendre à subir une sacrée averse ; une de plus. C'était ce que devait se dire Max, un SDF qu'un camion de hasard avait débarqué dans ce qui lui était apparu comme une sorte de bout du monde mangé de grisaille. Il avançait l'air las, à la limite de l'accablement, dans son vieux jean et son non moins vieux blouson crasseux. Il portait une musette kaki à l'épaule, et traînait ses bottes exténuées sur le bitume du trottoir qui menait au front de mer. Il n'y avait pas trop de vent malgré la proximité du large ; juste un souffle humide qui soulevait par intermittence ses cheveux longs, blonds et sales. L'endroit était curieux : une espèce de bord de mer semi-urbain ; avec en plus jouxtant le trottoir, un ersatz de campagne ; un espace d'herbes folles, de chiendent livré à lui-même. En plein milieu de ce vestige champêtre, se dressait une maison. La construction était ancienne, traditionnelle, en pierre ; ce qui tranchait particulièrement avec un immeuble moderne pointant à l'horizon. La maison avait un étage, et présentait plusieurs mansardes, véritables protubérances dans un toit a priori en bon état. Pourtant, la bâtisse était à coup sûr abandonnée, car la porte d'entrée et certaines fenêtres avaient été murées. Le rez-de-chaussée était surélevé, et l'on y accédait par un perron constitué d'une plate-forme de pierre, et d'un escalier prolongé par une balustrade, tous deux en bois.

Max qui avait traversé l'espace herbeux pour atteindre la maison, se dit que ce n'était vraiment pas la peine d'essayer d'entrer par là, compte tenu des parpaings qui barraient la porte.

Il vit un promeneur qui s'était arrêté pour contempler la maison plutôt impressionnante sous un ciel prêt à rendre à l'âme. Il ne s'embarrassa pas de cette présence, et entreprit de faire le tour de l'habitation, bien décidé à trouver le moyen de pénétrer à l'intérieur pour y passer la nuit, et même peut-être plus.

Il fut très vite satisfait ; il découvrit sur le côté un garage dépourvu de porte. À l'intérieur, il y avait une vieille moto toute rouillée, dont les deux pneus étaient complètement à plat, probablement crevés. Mais surtout, il y avait des caisses remplies de ce que Max identifia tout de suite comme étant des bouteilles de vin blanc sec d'Alsace. En bon zonard, il savait souvent se satisfaire pour se réchauffer le cœur lors des moments de froid à l'âme et de cafard en tout genre, de n'importe quelle piquette qui ramone l'estomac. Aussi, la découverte de ce véritable trésor l'amena-t-il à se dire qu'il y avait finalement un dieu pour les routards et autres traîne-lattes ; qu'il venait juste de le rencontrer dans ce garage où régnait pourtant un parfum nauséabond : mélange d'odeurs d'ordures fermentées et d'urine acide. Mais en y regardant de plus près, Max fut très vite déçu. Des bouteilles, il y en avait en effet un bon nombre ; seulement, elles étaient toutes vides. Max voulut pourtant continuer de croire à la chance, en découvrant une porte en fer au fond du garage. Il l'ouvrit, et passant outre le sinistre grincement qu'elle produisit en pivotant sur ses gonds, il s'avança vers quelques marches de pierre qu'il grimpa allègrement. Puis, il ouvrit une autre porte qui grinça tout autant que la première, et se retrouva dans une espèce d'entrée empestant le moisi et où se répandait une lumière pisseuse.

Il sursauta aussitôt, car une voix rocailleuse demanda avec colère :

– Qui va là ?

Surgi d'on ne sait où, un drôle de bonhomme se campa devant Max. C'était un type faisant facilement son mètre quatre-vingt-dix, large d'épaules, barbu, vêtu d'un vieux pantalon en toile et d'une vareuse, et coiffé d'une casquette de marin. D'après sa barbe poivre et sel et son visage buriné, l'homme devait au moins compter une soixantaine d'années.

Il regarda Max d'un œil mauvais, et demanda cette fois :

– Qui c'est qui t'as permis d'entrer chez moi ?

Max prit un air à la fois humble et penaud, comme il avait toujours coutume de faire en pareil cas.

– Excusez-moi, m'sieur, dit-il, mais je suis sur la route ; et là je cherche un abri, parce que j'ai l'impression qu'il va tomber quelque chose d'ici peu.

L'autre se radoucit.

– Ah, d'accord, dit-il, alors tu peux rester le temps que ça passe.

Puis il tendit sa main à Max, et annonça :

– Je suis Alfred Keller, marin alsacien. Y'en a pas beaucoup sur cette planète des marins alsaciens. Alors, profite-en pour me serrer la main.

Max s'exécuta avec plaisir, et fut davantage enthousiaste lorsque le dénommé Alfred lui proposa de boire un litre.

Il l'amena dans une pièce en grand désordre qui devait faire office de cuisine, car il y flottait une effroyable odeur de graillon.

– Allez, mon gars, fais comme chez toi, installe-toi, dit Alfred.

Max se débarrassa de sa musette qu'il posa par terre, puis s'assit sur une chaise branlante. Il était ainsi installé à une table recouverte d'une toile cirée graisseuse et envahie d'une multitude de boîtes de sardines vides, mais surtout où trônait un litre de blanc sec à peine entamé. Sur la table il y avait également plusieurs verres, gras, sales. Sans faire de manières, Alfred prit le litre de blanc, et remplit l'un des verres. Puis il le poussa vers Max. Il en remplit un autre, et s'installa à son tour à la table. Il cogna son verre contre celui de Max, en lançant :

– Allez, à ta santé, mon gars !

Max lui répondit par un large sourire. Il était vraiment bien tombé ; cette maison était une aubaine. Alfred était un type sympa, et il devait posséder une sacrée réserve de litres de blanc. C'était quand même drôlement mieux que d'atterrir dans un squat douteux, avec des gars louches qui risquent toujours de perdre les pédales quand ils ont trop bu. Max en savait quelque chose ; il avait eu droit une fois à un coup de barre de fer dans le bas du dos pour une vulgaire majorette de gros rouge de *Prisunic*. Il

avait cru avoir la colonne vertébrale brisée, et ne s'était remis de ce coup tordu que par miracle. Mais il gardait des séquelles, et souvent, lors des nuits d'hiver, son dos le faisait horriblement souffrir.

Les fenêtres de la pièce où se trouvaient les deux acolytes, étaient couvertes en partie par des vestiges de persiennes. Mais une grosse ampoule qui descendait du plafond au bout d'un fil torsadé, apportait tout l'éclairage nécessaire, créant même une chaude ambiance, que ne pouvait que renforcer le blanc sec.

À la deuxième bouteille, Alfred commença à raconter sa vie. À dire qu'il était né à Colmar, et qu'il n'avait jamais vu la mer jusqu'à ses vingt ans. Ce jour-là, il était arrivé à Brest pour faire son service militaire dans la marine nationale. Il était finalement resté quinze ans à naviguer sur toutes sortes de bâtiments de guerre. Après ça, il en avait eu marre de l'armée, mais pas de la mer ; alors il avait continué dans la marine marchande. Il avait connu bien des escales, et un nombre incroyable de ports. Puis, une nuit, à Hambourg, il était entré dans un bar à marins. C'était là qu'il avait rencontré Norma, une jeune Afro-Américaine qui chantait le blues accompagnée par un pianiste borgne. Alfred l'avait emmenée, plaquant ainsi la marine marchande, et avec ses économies, avait acheté cette maison dans ce coin perdu. Il y avait vécu heureux avec Norma, même si celle-ci lui reprochait souvent d'abuser du blanc sec d'Alsace qu'il faisait déjà venir directement de Colmar par caisses entières. Puis, elle était morte subitement, d'un sale microbe qu'elle avait ramassé un jour, quelque part en route. Alfred avait vu le monde s'écrouler, et s'était mis à boire encore plus de blanc sec. Il n'avait jamais trop apprécié la musique ; pourtant, quand Norma chantait le blues, il posait son verre, le temps de l'écouter.

D'une voix grasse, désagréable, il se mit d'un coup à brailler : *I got the St. Louis Blues !* Cela fit rire Max qui était franchement de bonne humeur, surtout que les deux compères venaient d'entamer leur troisième litre.

Max n'avait rien à raconter, lui. Il avait beau avoir 35 ans, sa vie c'était le vide : rien à déclarer. Alors, pour parler à son tour, il demanda à Alfred pourquoi il avait muré l'entrée de la maison.

Le marin alsacien sourit tout doucement, et annonça gravement :

– Parce que j'ai un trésor, tout là-haut sous le toit. C'est pour ça que j'ai commencé à me barricader. Mais j'ai encore du boulot ; surtout que ce fichu vent qui souffle presque toujours ici, a fini par m'embarquer la porte du garage !

Le mot *trésor* avait produit un sacré déclic dans le cerveau de Max, et ce, malgré la brume de vin d'Alsace qui avait commencé sérieusement à s'y répandre. Pour lui, l'affaire était entendue. Si seulement Alfred voulait bien lui laisser rien qu'un peu de son butin, sa vie changerait forcément. Il pourrait s'installer tranquille, dans une petite maison à la campagne, comme il l'avait toujours rêvé sans y croire vraiment. Ça serait fini pour lui la zone, les nuits dehors l'hiver, ou alors dans des asiles sordides et puants, où l'on risque toujours un coup de couteau pendant son sommeil, rien que pour une paire de bottes neuves.

Aussi, le blanc sec aidant, il demanda ni plus ni moins à Alfred qu'il lui donne une partie de son fameux trésor. Le marin alsacien réagit très mal à la proposition du routard, et refusa sans y mettre les formes, en déclarant carrément, qu'un trésor comme le sien, ça ne se partageait pas avec un vulgaire traîne-lattes. Max se sentit forcément offensé, et une violente dispute éclata entre les deux copains de beuverie. Rouge de colère, Alfred finit par se lever, en menaçant Max d'un opinel qu'il avait sorti d'une poche de sa vareuse. Pris de panique, affolé, le routard se leva aussitôt à son tour, et avec la vivacité du désespoir, empoigna le goulot de la bouteille de blanc qu'il fracassa sur la tête du marin. Il y eut une véritable explosion ; le vin et des débris de verre giclant partout, tandis qu'Alfred s'écroulait.

Max sortit précipitamment de la pièce. Il se retrouva aussitôt dans l'entrée empestant le moisi, et se rua vers un escalier de bois. Il monta à toute vitesse les marches qui gémissaient sous ses semelles, dans la lumière pisseuse d'une cage qui sentait l'hôpital. Il arriva ainsi au premier étage, et commença seulement à réfléchir : il venait de tuer un homme ; il lui fallait au moins maintenant s'accaparer de son fameux *trésor*.

Il continua encore de monter l'escalier qui menait forcément aux combles ; là où

d'après ce qu'avait dit Alfred, se trouvait le butin. Il y arriva très vite, et guidé par l'odeur d'hôpital qui se faisait suffocante, il ouvrit une porte.

Aussitôt, une voix nasillarde de gramophone se mit à entonner :

*Well, I got the St. Louis Blues !...*

Max était maintenant dans une mansarde ; on voyait parfaitement la charpente du toit. Mais surtout, éclairée par un projecteur qui braquait sa lumière blafarde sur elle, on découvrait une chanteuse plantée devant son micro sur pied, la tête légèrement inclinée. Elle était vêtue d'une robe à paillettes qui lui arrivait aux chevilles, avait un boa en plumes autour du cou, et était coiffée d'un incroyable chapeau. Par un savant système de cordes qui lui entouraient le corps, et passaient sous ses aisselles pour finir solidement nouées à des chevrons de la charpente, la chanteuse parvenait à se tenir debout, et même à écarter les bras comme si elle répondait aux applaudissements d'un hypothétique public. Mais la peau grisâtre et desséchée de cette étrange personne qui ressemblait ainsi à une marionnette, laissait penser qu'elle était morte depuis longtemps, au point d'être désormais complètement momifiée.

Ainsi, Norma, la chanteuse de blues, ne pouvait-elle plus s'exprimer qu'en *play-back*, grâce au gramophone caché dans un coin de la mansarde, qui s'était mis mystérieusement en marche.

À la vue de cette femme momifiée, Max totalement dessoûlé, commença à claquer des dents. Il se sentit inondé de sueur, et pris d'une terrible panique, tourna les talons et s'enfuit. Le son du gramophone le poursuivait, accentuant de plus en plus sa panique ; si bien qu'il finit par rater une marche et dégringola dans l'escalier. Quand il arriva sur un carrelage effroyablement dur, il ne pouvait plus faire le moindre mouvement : il était paralysé. Il resta immobile, sur le dos, respirant avec peine.

Mais il n'était pas au bout du cauchemar ; car bientôt, il vit les dents d'une fourche s'avancer vers lui. Ses yeux se levèrent légèrement, et il atteignit le comble de l'horreur. L'homme qui tenait la fourche, avait sa face entièrement rouge du sang qui coulait de la plaie béante de son crâne, et s'en allait poisser sa vareuse après avoir dégouliné dans sa barbe.

– Ah, mon gars, fit Alfred Keller d'un ton grinçant, apprends qu'un marin alsacien, ç'a la tête dure ! Et maintenant, il va falloir que tu restes ici, mon gars. Tu ne peux plus repartir. Sinon, tu vas aller tout raconter, et des salopards vont venir me voler mon trésor. C'est pas possible ça mon gars, c'est pas possible.

Les dents de la fourche se rapprochèrent. Max se souvint du type qu'il avait vu tout à l'heure en train de regarder la maison. Il y avait forcément des gens qui passaient dehors. Il voulut crier pour appeler au secours. Mais de sa gorge, ne sortit qu'un râle en même temps qu'une douleur fulgurante lui martyrisait le dos.

Il s'abandonna aussitôt, se vida, et une insoutenable odeur de sueur, d'urine et d'excréments monta puissamment, quand les dents de la fourche s'enfoncèrent dans sa gorge qu'elles déchiquetèrent en moins de deux.

Après une ultime et horrible douleur, Max baigna très vite dans une douce torpeur, et entendit *St. Louis Blues* chanté par une voix agréable, pleine d'émotion.

Alors, il pensa tout simplement que c'était certainement ça la vie après la mort pour un routard, un traîne-lattes, un fils de la zone : écouter un blues bien à l'abri dans un doux cocon, tandis que dehors, une pluie sale dégouline sans relâche d'un ciel bien trop noir pour un mois d'été.

## Harcèlement

Sophie Fache avait la peur au ventre ; c'était son retour dans sa société après deux mois d'arrêt de travail. Elle ne se faisait aucune illusion ; le harcèlement allait reprendre. Le but de Brandon Jouvot, le PDG, était sans ambiguïté : il voulait la contraindre à démissionner. Elle représentait d'une certaine manière le dernier vestige des Établissements Levert, une entreprise familiale qu'elle avait intégrée en 1973 ; autant dire il y a une éternité. Lorsque la Holding *FEEL INTERNATIONAL* avait repris un an plus tôt ce qui n'était plus qu'une entreprise sur le déclin, Brandon Jouvot s'était employé à faire le ménage au niveau du personnel. Par divers moyens de pression, il avait réussi à pousser à la démission tous les anciens, sauf Sophie qui, à 53 ans, ne concevait pas d'aller travailler ailleurs.

Elle s'approcha de l'entrée de l'immeuble qui abritait la société avec une boule dans la gorge. Elle prit l'ascenseur jusqu'au dixième : l'étage qu'occupaient en grande partie les ex-Établissements Levert. Puis elle resta comme paralysée devant la porte sur laquelle une plaque dorée annonçait la nouvelle dénomination :

*FEEL EXPORT*

À cet instant précis, lui revint à l'esprit ce qu'on lui demandait à chaque fois qu'elle se plaignait du harcèlement qu'elle subissait dans sa société :

*"Vous n'êtes pas bientôt à la retraite ?"*

Même son médecin traitant s'y était mis. Ainsi, elle n'avait plus qu'à partir. Démissionner ou se mettre à la retraite, mais surtout ne plus gêner, se faire absolument oublier.

Eh bien, non, Sophie n'était pas encore à la retraite, et elle n'avait nullement les

moyens de démissionner.

Elle se décida enfin à pousser la porte, et arriva dans un grand couloir où déambulait un tas de jeunes femmes en minijupes et aux décolletés généreux, croisant des espèces de bellâtres prétentieux en jeans-tee-shirts-baskets : toute la petite cour sur laquelle régnait Brandon Jouvot.

Celui-ci surgit brusquement de son bureau.

"Ce n'est pas possible ! se dit Sophie. On jurerait qu'il m'a sentie arriver."

Brandon Jouvot fit ostensiblement la grimace en la voyant, et lança :

– Ah, vous voilà, vous ; bon, venez, je n'ai pas de temps à perdre !

Sophie s'exécuta, la gorge plus nouée que jamais. Elle entra dans le grand bureau qu'avait occupé durant plus de cinquante ans, M. Ernest Levert, et vit s'asseoir avec désinvolture dans son fauteuil, Brandon Jouvot. Le souvenir de l'ancien PDG de la société, et la présence du nouveau qui la regardait d'un air dégoûté, faillirent lui faire monter les larmes aux yeux.

Brandon Jouvot, un grand blond, la quarantaine entretenue, vêtu d'un costume à la dernière mode, commença sans même la faire asseoir :

– Bon, je ne vous cacherai pas que j'espérais ne plus vous revoir. En tout cas, j'attends toujours votre démission.

Sophie qui, avec ses cheveux grisonnants et son ensemble bleu marine d'un classicisme désuet, devait exaspérer le PDG, ravalait sa salive, puis demanda d'une voix étranglée :

– Je peux me retirer ?

– Vous le pouvez, lâcha Brandon Jouvot, d'un ton ironique.

Sophie comprit très vite pourquoi il s'était ostensiblement moqué d'elle : la porte de son bureau était fermée à clé. Il lui fallait donc aller le revoir : un supplice pour elle.

Brandon Jouvot la regarda d'un air interrogateur, jouant parfaitement la comédie.

– Mon bureau est fermé à clé, dit Sophie.

– Ah oui, fit le PDG d'un ton badin. C'est à dire, depuis tout le temps que vous étiez partie !

Sophie préféra ne rien répondre, et prit la clé qu'il avait sortie d'un tiroir. Puis elle quitta celui que tout le monde dans la maison appelait familièrement *Brandon*.

Pour sa part, elle ne s'y était jamais résolue ; et de toute façon, elle était certaine qu'il ne lui aurait pas permis.

Elle put enfin entrer dans son bureau, et eut aussitôt un choc en s'apercevant que l'on avait enlevé son siège. Ç'avait tout d'abord commencé avec les dossiers qu'on ne lui confiait plus au prétexte que son travail ne valait rien, et ça continuait maintenant avec le mobilier. Elle savait que ce n'était pas la peine d'aller demander des comptes au PDG ; il se ferait un plaisir de lui rétorquer qu'elle n'avait qu'à rentrer s'asseoir chez elle ; après bien sûr avoir remis sa démission.

Alors, résignée, Sophie ferma la porte de ce qui fut jadis sa pièce de travail afin d'être seule et tranquille, s'assit derrière son bureau, à même le lino par ailleurs très poussiéreux, le dos appuyé contre le mur. Il ne lui fallut pas longtemps pour éclater en sanglots.

\*\*\*

Quand elle ressortit de la pièce vers 17 h, le PDG était justement dans le couloir. Il lui demanda aussitôt la clé. Les yeux encore rougis, Sophie lui répondit qu'elle était dans la serrure. Elle l'entendit maugréer quelque chose, mais ne s'en inquiéta pas ; elle avait surtout envie de rentrer chez elle.

Une secrétaire dans le style de la maison s'approcha du PDG tandis qu'il fermait le

bureau de Sophie à clé.

– Eh bien, Brandon, qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

– Je m'amuse, répliqua l'intéressé.

Puis il convia la secrétaire à le suivre.

Une fois dans son bureau, il prit une feuille de papier et la lui montra.

– Regarde un peu, ma cocotte, dit-il d'un ton égrillard.

La secrétaire lut ce qui était écrit sur la feuille.

– Ouah ! s'exclama-t-elle, la vieille Sophie, si elle se suicide, elle fait gagner autant à la société ?

– Absolument, dit Brandon. J'ai très exactement chiffré le montant des indemnités que l'on devrait lui verser en cas de licenciement.

La secrétaire fit la moue.

– Quand même, il vaudrait mieux qu'elle démissionne. Avoir sa mort sur la conscience, ça ne te poserait pas de problème ?

– Ecoute, je lui ai proposé X fois de démissionner. Elle ne veut pas, alors tant pis. J'ai commencé à employer les grands moyens, et crois-moi, elle ne va pas résister longtemps.

– En tout cas, ne garde pas cette feuille, conseilla la secrétaire. Tu as carrément écrit : *le suicide de la vieille Sophie = 15 000 Euros d'économisés pour FEEL EXPORT.*

La secrétaire prit la feuille qu'elle froissa, et la transforma en boule.

– Je vais la détruire, annonça-t-elle.

– OK, fit Brandon.

Puis, après avoir déshabillé du regard la secrétaire, il lui dit :

– Bon, maintenant, passons aux choses sérieuses. Où ça en est exactement le

contrat avec les Japonais ?

La secrétaire se rapprocha de lui, et instinctivement, il plaqua sa main sur le cuir rouge vif de sa minijupe, à l'endroit du postérieur.

\*\*\*

Sophie ne dort pratiquement pas cette nuit-là, en dépit de tous les médicaments qu'elle ingurgitait pour combattre sa dépression. Elle avait croisé en rentrant chez elle une voisine qui était au courant de ses problèmes avec sa société. Elle l'avait informée de la dernière trouvaille de Brandon Jouvot, qui l'avait obligée à s'asseoir par terre dans son bureau, où par ailleurs la femme de ménage n'avait pas dû entrer durant toute son absence. Mais elle avait eu l'impression que la voisine ne l'écoutait que par politesse. Alors, elle ne s'était pas éternisée, consciente encore de gêner.

Au matin, en se levant, elle songea à cesser toute résistance, et à remettre sa démission à Brandon Jouvot. Seulement, elle vivait seule, devait subvenir à tous ses besoins sans l'aide de quiconque, et une démission la laisserait non seulement sans salaire, mais également sans allocations de chômage. Il fallait donc qu'elle continue toujours et encore. Elle se rendit à sa société en se demandant ce que le PDG allait encore inventer pour la pousser à bout. Elle fut fixée après avoir subi l'épreuve humiliante qui consistait désormais à lui demander la clé de son bureau. Une fois la porte ouverte, elle put constater que celui-ci avait été complètement vidé de son mobilier. Il n'y avait absolument plus rien. Seules subsistaient sur le sol poussiéreux, les marques laissées par les meubles que l'on avait dû déménager tôt le matin. Sophie crut qu'elle allait défaillir. Elle tenta de se reprendre, mais le coup était fatal : c'était vraiment le trop plein. Elle s'aperçut que la fenêtre de la pièce était entrouverte. Était-ce intentionnel ? Était-ce même une invite ?

Sophie s'approcha, puis ouvrit la fenêtre en grand. Elle se pencha légèrement. Elle vit, dix étages plus bas, les voitures sur l'avenue, les gens qui se dépêchaient sur les trottoirs : tout un petit monde qu'elle était maintenant bien prête à laisser là où il était, et sans regrets !

Et elle se pencha encore un peu plus...

\*\*\*

Brandon Jouvot était encore avec la secrétaire en minijupe de cuir rouge, quand un jeune homme entra comme une furie dans son bureau et s'écria :

– Brandon, la vieille Sophie s'est balancée dans le vide !

Brandon Jouvot blêmit, soutint pendant quelques secondes le regard soudain réprobateur de la secrétaire, et lâcha :

– Et merde, je pensais qu'elle allait finir quand même par démissionner, je ne voulais pas sa mort ! Tu me crois, n'est-ce pas ?

La secrétaire prit très vite un regard doux pour répondre :

– Mais bien sûr, Brandon, que je te crois.

Cela parut rassurer le PDG qui lança au jeune homme :

– Bon, il faut vite remettre les meubles en place. Allez, il n'y a pas un instant à perdre !

– OK, Brandon, fit le jeune homme, soucieux de satisfaire au mieux son PDG.

Il rassembla plusieurs autres employés qui semblaient être ses clones, et tous remirent en place, en vitesse et dans la bonne humeur, tout le mobilier qui avait été ôté du bureau de Sophie, y compris son siège.

\*\*\*

Sophie était morte sur le coup. Il y eut une grande effervescence dans le quartier, mais aussi dans les locaux de la Société *FEEL EXPORT*. Et si Brandon Jouvot supporta la présence des pompiers et autres secouristes, il vit par contre arriver d'un autre oeil les policiers.

Il ne cacha d'ailleurs pas au commissaire qui accompagnait des hommes en tenue, qu'il s'étonnait de l'intervention de la police, compte tenu qu'il s'agissait d'un suicide ; qu'il n'y avait aucun doute là-dessus.

Le commissaire, un quinquagénaire aux traits fatigués et aux yeux lourds, portant une veste en tweed, se contenta de hocher la tête, et se rendit avec ses hommes dans le bureau de Sophie. Il y resta une bonne heure, ce qui intrigua beaucoup Brandon Jouvot. Et il fut franchement étonné lorsque le commissaire demanda à voir la femme de ménage. Brandon Jouvot ne s'était jamais vraiment soucié de cette personne bien trop âgée. Il savait qu'elle existait, et qu'il allait falloir s'en débarrasser incessamment sous peu ; mais ça n'avait jamais été plus loin.

Le commissaire passa toutefois très peu de temps avec elle dans la pièce où elle rangeait ses produits d'entretien, et se rendit dans différents bureaux.

Brandon commençait à sentir la pression, et il fut finalement soulagé quand vint son tour de recevoir le policier. Il allait enfin être fixé sur ses intentions.

Le commissaire posa des questions de routine sur le comportement de Sophie ces derniers temps. Brandon s'empressa de signaler que c'était une personne très dépressive qui avait d'ailleurs été deux mois en arrêt pour maladie.

Le commissaire l'écouta, l'air impassible, ce qui convint plutôt bien à Brandon. Aussi fut-il d'un coup contrarié quand le policier demanda :

– Vous n'avez pas fait déplacer les meubles du bureau de Mme Fache, récemment ?

Brandon faillit avaler sa salive de travers.

– Non, dit-il, en s'efforçant de se montrer convaincant.

Ceux qui avaient participé au déménagement, ainsi d'ailleurs qu'à la remise en place des meubles, étaient tout à fait dignes de confiance ; aussi se demandait-il pourquoi le commissaire lui avait posé cette question.

Mais le policier en resta là, et annonça qu'il allait partir. Brandon retint un sourire qui se serait de toute façon mué très vite en grimace, car le commissaire poursuivit par :

– Bon, je continuerai l'enquête demain.

Puis il prit congé.

\*\*\*

Il tint parole, et le lendemain à 9 h précises, il était de nouveau dans les locaux de *FEEL EXPORT*.

Brandon avait passé en revue tout son personnel la veille pour s'assurer que personne n'avait commis d'impair. Il avait été très vite rassuré.

Aussi accueillit-il de nouveau le commissaire dans son bureau, en étant totalement serein.

Le commissaire s'installa en face du PDG, et commença :

– Pouvez-vous me dire, monsieur Jouvot, pourquoi la femme de ménage n'a pas pu entrer dans le bureau de Mme Fache pendant deux mois ?

Brandon tressaillit. La femme de ménage ! Il l'avait complètement oubliée celle-là, comme d'habitude. Qu'est-ce qu'elle avait bien pu raconter ?

Il répondit au commissaire :

– Eh bien, tout simplement parce que Sophie n'était pas là et que son bureau était resté fermé. La femme de ménage n'avait tout simplement qu'à demander la clé.

Le commissaire acquiesça, et Brandon se sentit tout bizarre d'avoir appelé sa victime par son prénom, en réussissant en plus à y mettre une certaine tendresse.

– Et pour le déménagement des meubles ? repartit le commissaire.

– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, fit Brandon en s'efforçant de ne pas perdre contenance.

– Pourtant, ils ont très probablement été déménagés, insista le commissaire. Il faut dire qu'avant-hier soir, Mme Fache s'est plainte à une voisine d'avoir dû passer la journée assise par terre dans la poussière, parce qu'on lui avait confisqué son siège.

– Mais, tout cela est complètement absurde ! se défendit Brandon.

– Pas tant que ça, estima le commissaire. D'après ce que j'ai pu constater dans le bureau de Mme Fache, les meubles ont été déplacés. De là à penser qu'on les a peut-être carrément enlevés pour laisser le bureau complètement vide, et qu'on les a remis ensuite...

– Mais comment pouvez-vous affirmer que l'on a déplacé les meubles ? fit Brandon d'une voix oppressée.

Le commissaire eut un vague mouvement de la tête.

– Oh, quand on regarde par terre, on distingue très bien d'après les marques, où les meubles se trouvaient avant qu'on les bouge. Et j'incline donc à penser que l'on a franchement vidé le bureau.

– Mais pourquoi cela ?

– Pour donner une bonne impression de vide à Mme Fache ; pour lui suggérer ce qu'elle devait faire. Vous savez, monsieur Jouvot, il n'y a rien qui ressemble plus à un crime parfait qu'un suicide.

– Vous m'accusez ? s'indigna Brandon.

– Oui, monsieur Jouvot, répondit impassiblement le commissaire.

– Mais pourquoi aurais-je voulu la mort de Sophie ?

– Parce qu'elle ne se décidait pas à démissionner, comme l'avaient fait auparavant dix de ses collègues ; que son licenciement aurait occasionné des frais à votre société ; surtout si en plus, elle avait entrepris une procédure pour contester son éviction après plus de 30 ans de bons et loyaux services.

Brandon Jouvot pâlit.

– Voulez-vous savoir quelque chose à propos de votre femme de ménage ? reprit le commissaire.

– Oui, répondit le PDG d'une voix étranglée.

Le commissaire attendit un peu avant de poursuivre :

– Eh bien, figurez-vous que cette personne à qui vous n'avez jamais dû faire très attention, est très consciencieuse dans son travail. Si bien qu'elle a trouvé une boule de papier qui était arrivée, on ne sait dans quelle circonstance, sous votre bureau. Je pense que vous voyez de quoi il s'agit exactement.

Complètement décomposé, Brandon Jouvot hocha la tête.

Le commissaire se leva alors, et annonça :

– Vous passerez à mon bureau ce soir, à partir de 18 h. Nous allons discuter en détail de tout cela. Libérez-vous au maximum, car ça risque de prendre un certain temps. Au revoir, monsieur Jouvot, et à ce soir.

Le commissaire s'en alla, laissant le PDG pratiquement inerte.

Il sortit du bureau, et tandis qu'il approchait de l'ascenseur, il entendit une voix féminine, lancer d'un ton enjôleur :

*"Brandon !"*

La réponse fut cinglante :

*"La ferme, avec Brandon ! Il n'y a plus de Brandon !"*

Le commissaire eut l'air vaguement amusé ; puis il appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur, méthodiquement, en prenant tout son temps.

## Le veuf

Edmond Galtier, un quinquagénaire bedonnant, aux cheveux clairsemés et à la fine moustache s'insinuant entre un nez tombant et une bouche amère, tient dans ses mains une plaque mortuaire en marbre gris, où sont gravés ces mots en lettres dorées :

À

*La regrettée Madame Eugénie Galtier*

*La Direction et le Personnel de la Société BUZAC*

C'est M. Buzac fils en personne qui lui a remis la plaque ce matin même. Il s'est bien sûr excusé de ne pas avoir pu la faire envoyer pour le jour des obsèques ; mais comme le lui a rappelé Edmond : tout a été si rapide ! Et en plus, alors qu'Eugénie était en visite chez des cousins, dans un village situé à quatre-vingts kilomètres de chez eux. Au départ, ça ne devait être qu'un voyage de deux jours ; mais Eugénie y est restée pour l'éternité, puisque le caveau que s'est fait construire le couple Galtier il y a déjà dix ans, se trouve là-bas.

Edmond soupire ; il vient de passer officiellement sa première journée de veuf. Drôle de statut que celui-là. Pas facile à assumer. On vous adresse des condoléances, des regards apitoyés, et surtout, on vous pose des questions. Ah, les questions ! Ç'a été le plus dur pour Edmond. Ç'a commencé avec M. Buzac fils qui s'est étonné d'une mort aussi soudaine. Ç'a continué avec les collègues de travail qui ne savaient pas Eugénie prise du coeur. Ça s'est poursuivi avec la patronne et la serveuse du petit restaurant où Edmond déjeune tous les midis de la semaine, qui se sont inquiétées de

son absence pendant trois jours. Ça s'est encore poursuivi après qu'il leur a signalé que sa femme était décédée brusquement d'une crise cardiaque, vu qu'il n'avait jamais parlé de sa mauvaise santé. Et ça s'est terminé, il y a environ un quart d'heure, avec Mme Deluze, la voisine de palier qu'il a croisée en rentrant. Elle et son mari sont deux cafards qu'Edmond déteste depuis vingt ans qu'ils sont malheureusement ses voisins. Il sait qu'ils cancanent sans cesse sur lui, comme d'ailleurs sur tous les autres occupants de leur immeuble. C'est leur distraction favorite après la télé : dire du mal d'autrui. Alors évidemment, Edmond a eu droit à un interrogatoire en règle. Mme Deluze a étalé autant qu'elle a pu son étonnement, pour ne pas dire son scepticisme. Non, bien sûr, elle n'avait jamais trouvé Eugénie en mauvaise forme. Non, évidemment, elle n'avait rien d'une cardiaque. Au contraire, elle paraissait toujours alerte ; surtout pour grimper les trois étages de leur immeuble sans ascenseur. Oui, vraiment, sa mort, en plus si soudaine, était très surprenante.

Edmond a dû se contenter de hocher la tête, de hausser subrepticement les épaules. Il n'y a rien d'autre à faire avec Mme Deluze qui, de toute façon, en ce moment, avec son mari, doit s'être lancée dans un tas de suppositions, imaginant les choses les plus scabreuses.

Pour Edmond, les Deluze représentent un réel danger. S'il se trouve en difficulté, ça ne pourra être qu'à cause d'eux ; il le sait depuis le début. S'il leur vient l'idée de contacter la police, c'en est fait de lui.

Mais bon, il décide de ne pas se tracasser pour rien. Après tout, il n'a rien commis de si répréhensible.

À

*La regrettée Madame Eugénie Galtier*

## *La Direction et le Personnel de la Société BUZAC*

Edmond tient toujours la plaque dans ses mains, assis dans sa cuisine. Il ne sait que faire de cette plaque qui l'encombre. Ce matin, il l'a tout de suite rangée dans sa serviette, et après ça, il a été tranquille pour le reste de la journée. Mais au soir, il a repris sa serviette comme il le fait quotidiennement. Et il a dû la porter cette plaque, prendre l'autobus et rentrer avec. Une fois chez lui, il l'a sortie de sa serviette ; et maintenant il faut qu'il trouve une solution ; il faut qu'il la mette quelque part. Bien évidemment, pas sur le caveau, là-bas, dans le village des cousins d'Eugénie. Il jette un coup d'oeil au frigo. Non, pas là non plus ; ça tiendrait trop de place, et puis ça ne serait pas convenable. Mais il ne va pas s'embarrasser de convenances trop longtemps, puisqu'il décide finalement d'aller la mettre dans une pièce servant de garde-manger, entre une réserve de paquets de pâtes et de boîtes de petits pois.

Voilà, il est satisfait. En plus il a pris au passage une boîte de petits pois qu'il va faire chauffer au bain-marie, et qui accompagnera un morceau de saucisse acheté à l'épicerie au bas de l'immeuble.

\*\*\*

Edmond a pris son repas du soir en solitaire : un repas de veuf. Puis il a regardé la télévision seul, comme un veuf.

Maintenant, il va se coucher. Dans le lit, la place d'Eugénie est vide, définitivement vide. Alors, il va se coucher seul, comme tous les veufs.

Il prend son oreiller, le soulève, le tapote un peu, et le laisse retomber sans savoir ce que lui réserve l'avenir.

\*\*\*

Trois jours se sont écoulés : trois jours de veuvage supplémentaires. On ne lui pose plus de questions désormais ; c'est déjà ça. Il n'a plus droit qu'aux regards apitoyés : c'est déjà trop. Mais enfin, il faut laisser agir le temps.

Hier soir, il a eu chaud quand on a sonné à la porte. Il a bien cru que ça y était, que les Deluze avaient encore fait des leurs.

Il a ouvert en tremblant un peu, s'attendant à voir surgir la police ; mais non, ce n'était qu'une jeune femme brune d'environ vingt-cinq ans, vêtue d'un ciré noir comme celui de Michèle Morgan dans *Quai des Brumes*.

Fortement rassuré, Edmond l'a fait entrer afin que les Deluze, ces cafards ! n'entendent pas leur conversation.

La jeune femme qui s'est annoncée comme se prénommant Marinette, a déclaré qu'elle était une amie d'Eugénie avec qui elle avait l'habitude d'aller à la bibliothèque municipale.

Edmond savait que sa femme fréquentait cet endroit. Elle y allait quand elle s'ennuyait, disait-elle. Cela l'agaçait un peu, lui qui est toujours incapable de comprendre comment Eugénie arrivait à s'ennuyer. Mais enfin, il a toujours préféré ne pas polémiquer sur un sujet qui le dépasse.

Bon, la jeune femme est venue parce qu'Eugénie ne l'avait pas rejointe à la bibliothèque la veille, comme cela était convenu. Elle voulait s'assurer qu'elle n'était pas souffrante.

Edmond lui a répondu que c'était bien pire que cela ; qu'Eugénie était morte subitement. Alors, la jeune femme a pâli, et n'a cessé de répéter qu'elle ne pouvait y croire, le contrariant de ce fait fortement.

Puis elle est partie, en disant encore que c'était impossible, qu'Eugénie ne pouvait

être décédée.

Avec tous les gens qui croient peu ou prou au décès d'Eugénie, Edmond a du souci à se faire si d'aventure, par la suite...

Mais peu importe, il en restera toujours à ce qu'il a décidé : Eugénie est morte subitement d'une crise cardiaque alors qu'elle était en visite chez ses cousins à quatre-vingts kilomètres de chez eux. Et il ne renoncera plus, quoi qu'il arrive, à son statut de veuf. Il est veuf, et le restera, un point c'est tout.

Heureusement que les Deluze devaient être encore devant leur télé quand la jeune femme a sonné à la porte. Car s'ils s'étaient aperçus de quelque chose, ou pire s'ils avaient observé ce qui se passait sur le palier grâce au judas qu'ils se sont fait installer il y a longtemps, leurs supputations seraient allées bon train. Ils auraient supposé qu'Edmond avait une jeune maîtresse, et qu'il avait assassiné sa femme pour être libre. Alors, il pourrait vraiment s'attendre au pire.

Au fait, en parlant du pire, il lui vient soudain à l'esprit que par bonheur, les Deluze n'ont pas d'automobile. Sinon, ils finiraient par se rendre au cimetière du village des cousins d'Eugénie. Et une fois devant le caveau dont il a choisi la couleur du marbre...

Bon, il ne faut pas penser à cela. D'ailleurs, Edmond a croisé Mme Deluze dans l'escalier tout à l'heure, et elle ne lui a posé aucune question ayant trait à la disparition brutale d'Eugénie. Elle a seulement annoncé que son mari souffrait de la grippe et qu'il ne devait pas sortir pendant au moins quinze jours.

C'est après cette rencontre avec Mme Deluze, la bavarde, qu'Edmond a pu en déduire que le temps des questions semblait bien terminé.

Il n'a donc aucun souci à se faire.

Maintenant, il va préparer son repas du soir qu'il prendra seul, comme un veuf. Il repense à la plaque mortuaire. Il n'a pas envie de la laisser éternellement avec les pâtes et les petits pois. Il voudrait qu'elle quitte la maison, cette plaque. Il pense qu'il pourrait la laisser sur la banquette de l'autobus qu'il prend chaque matin et chaque soir. Ainsi, elle partirait au hasard. Peut-être que quelqu'un la récupérerait ; ou plus vraisemblablement, elle finirait au bureau des objets trouvés de la compagnie d'autobus. En tout cas, il en serait définitivement débarrassé. Mais il songe soudain avec effroi, que dessus est inscrit *Eugénie Galtier*, ainsi que *Société BUZAC* ; il faut vraiment trouver autre chose.

Ça y est, il a pris son repas du soir, seul, comme un veuf. Maintenant, il va se rendre dans le séjour, pour regarder la télé, seul, comme tous les veufs.

Mais que la vie est compliquée désormais ! Voilà que l'on sonne à la porte. Edmond a bien envie de ne pas aller répondre ; de laisser sonner ; de faire comme s'il n'était pas chez lui. Oui, mais un vrai veuf se doit d'être chez lui passées 20 h. Puis, si c'est la police, il vaut mieux quand même aller ouvrir.

Alors, il se décide et y va.

Il ouvre la porte, et sur le palier éclairé, se tient une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris, et à l'imper également gris lui arrivant aux chevilles : une femme toute grise, en quelque sorte. Elle porte une petite valise en carton marron ; la valise qu'emmène toujours Eugénie lorsqu'elle se rend chez ses cousins.

– Je peux entrer ? demande la femme grise.

Le visage impassible, ne laissant rien échapper de ce qu'il pense à cet instant, Edmond hoche la tête, puis finit par répondre " *oui* " du bout des lèvres.

La femme entre, pose sa valise.

Edmond referme la porte, et la femme lui demande :

– Tu m'en veux ?

Edmond ne sait pas trop, mais il choisit de répondre "*non*".

La femme grise a l'air rassuré.

– Tu sais, j'ai perdu la tête, déclare-t-elle. Je ne comprends pas ce qui m'a pris. Je n'étais en fait pas bien loin d'ici. J'étais à l'hôtel qu'il y a sur le boulevard, juste au-dessus.

La femme parle de cela d'une façon badine, détachée ; elle sourit presque.

– Tu as faim ? lui demande Edmond.

Cette question semble la soulager, lui ôter un énorme poids.

– Non, dit-elle en souriant maintenant franchement.

– Ah bon, reprend Edmond, parce que moi j'ai fini mon repas.

La femme grise passe coquettement la main dans ses cheveux.

Mais Edmond ne la voit pas ; il semble admirer le lino de l'entrée.

– Bon, je vais regarder la télé, finit-il par dire.

La femme grise paraît heureuse.

– Je vais te laisser regarder la télé, dit-elle. Je vais aller me coucher.

– Alors, bonne nuit, dit Edmond en se rendant dans le séjour.

Bientôt, tandis que défile sur l'écran du téléviseur un film qui ne l'intéresse pas, il entend couler les robinets du lavabo de la salle de bains.

Il repense aussitôt à il y a huit jours, lorsqu'il est rentré après sa journée de travail.

La porte de l'appartement n'était pas fermée à clé, alors qu'Eugénie n'était pas là. Il a tout de suite compris pourquoi : sur la table de la cuisine, il y avait une lettre.

Il s'en est débarrassé depuis le temps ; mais il se souvient encore parfaitement de ce qu'elle racontait. Eugénie lui annonçait qu'elle était partie ; qu'elle s'ennuyait trop ;

qu'il fallait lui pardonner ; mais qu'elle avait besoin de vivre autre chose.

Edmond ne comprenait rien à l'affaire, tout comme il n'a jamais pu comprendre qu'Eugénie s'ennuyait. Selon les principes de ses parents, de braves employés qui lui ont montré le chemin, il s'est arrangé pour avoir une vie exemplaire ; un emploi sûr, dans une société sûre ; une bonne situation pour un salaire correct les mettant, Eugénie et lui, à l'abri du besoin et des tracasseries de toutes sortes ; un appartement dont ils sont propriétaires pour éviter des déménagements toujours source d'ennuis.

Edmond a bien notion de ce que sont les ennuis, puisqu'il n'a eu de cesse de s'efforcer de les éviter. Par contre, l'ennui : il ne connaît pas, ça n'existe pas.

Eugénie était devenue pour lui pire qu'une étrangère ; elle était sortie de sa vie ; elle était morte.

C'est ce qu'il a conclu au petit matin, après une nuit blanche. Il a attendu qu'il soit 7 h, et l'arrivée de M. Buzac fils à la société. Puis il a appelé. Il a eu directement M. Buzac, et lui a annoncé qu'il ne pouvait pas venir travailler car sa femme était morte subitement. M. Buzac lui a forcément demandé de quoi elle était morte ; et il a répondu spontanément d'une crise cardiaque ; ce qui à son sens semblait le plus soudain. Puis il a indiqué à M. Buzac qu'il aurait besoin de trois jours, car le décès avait eu lieu à quatre-vingts kilomètres de chez eux, dans le village des cousins de sa femme, où allaient d'ailleurs se dérouler les obsèques. Cela lui permettait d'éviter la présence de M. Buzac ou même de membres du personnel de la société, d'autant que la cérémonie était censée être prévue pour le lendemain. Après ça, Edmond a fait sa valise, a quitté son appartement en se félicitant de l'heure matinale lui évitant de rencontrer les Deluze, et s'est réfugié dans un hôtel, dans une avenue parallèle au boulevard où s'est cachée Eugénie jusqu'à ce soir. Pour un peu, ils se seraient retrouvés dans le même établissement. Quelle ironie du destin cela aurait été !

Puis, après trois jours, Edmond a regagné son appartement, tard dans la soirée, afin d'éviter encore les Deluze qui étaient forcément devant leur télé.

Le lendemain, a commencé pour lui son existence officielle de veuf : au grand jour, dans son environnement habituel.

– Bonsoir, Edmond.

Celui-ci sursaute en voyant Eugénie, la femme grise, qui est devant lui en chemise de nuit.

– Bonsoir, répond-il.

– Tu es sûr que tu ne m'en veux pas ? s'enquit encore la femme grise.

– Sûr, répond Edmond, le visage et le ton impassibles.

La femme grise se retire ; et Edmond se met à réfléchir.

Il est veuf, un point c'est tout. Comment faire autrement maintenant ? Tout le monde le sait. C'est impossible de revenir en arrière ; peu importe les conséquences.

Il attend un petit quart d'heure dans son fauteuil, puis se lève et marche jusqu'à la chambre.

Eugénie dort profondément. La lumière du séjour qui parvient jusque-là, permet de voir qu'elle est sur le dos, et qu'elle a la bouche légèrement ouverte.

Alors, Edmond prend son oreiller ; le soulève ; le tapote un peu ; et le plaque avec force sur le visage d'Eugénie.

Moins de trois minutes plus tard, Edmond est toujours veuf.